

« Faites ceci en mémoire de moi », et que Jésus a institué ainsi un sacerdoce visible et perpétuel.

Ce sont là, Monsieur le Supérieur, des vues de foi, et d'une foi qui se définit selon les conceptions philosophiques du moyen âge. Pensez-vous que les apôtres, pendant la dernière cène, aient eu l'idée bien nette de la transsubstantiation, de la permanence du Christ tout entier sous les espèces du pain et du vin, qu'ils aient eu conscience d'être désormais des prêtres, qui remplaçaient, dans la nouvelle alliance, le sacerdoce d'Aaron et le ministère des lévites ? Et nous-mêmes, savons-nous maintenant aussi bien que les Pères de Trente ce que c'est que substance et ce que c'est qu'accident, pour concevoir aussi facilement qu'eux une substance corporelle sans apparence, et une apparence sans substance ? N'est-il pas évident que la définition philosophique de la présence réelle s'est lentement élaborée et finalement déterminée en vue des hérésies qui tendaient plus ou moins à faire du sacrement un pur symbole, et que la vérité du sacrifice de la messe doit s'entendre par rapport à une notion particulière du sacri-

fice, que les théologiens eux-mêmes ont quelque peine à interpréter ? Toute l'histoire de l'eucharistie est un témoignage de la foi grandissante. Pour la foi, c'est le témoignage que le Christ vivant se rend à lui-même dans l'Église, qui vit par lui. Et il en fut ainsi dès le commencement.

Je ne puis faire ici la critique des récits de la dernière cène. Le plus complet est celui de saint Paul ¹ ; mais quand on l'examine de près, il est assez malaisé de distinguer rigoureusement ce qui peut venir de la tradition primitive, ce qui peut être la relation du dernier repas, d'après ceux qui y avaient assisté, du commentaire théologique et moral que l'apôtre en a fait. Saint Paul est le théologien de la croix, de la mort rédemptrice, et il interprète visiblement, d'après sa théorie de l'expiation universelle, la cène commémorative de la mort.

Je crois et j'ai dit que la doctrine de Paul a influencé la rédaction du second Évangile et, par l'intermédiaire de Marc, celle du premier. Il me paraît assez clair, en effet, que

1. I COR. XI, 23-25.

les paroles : « Ceci est mon sang de l'alliance, qui est répandu pour plusieurs », ont été ajoutées, par le rédacteur du second Évangile (car je n'ai point prétendu que ce fût une interpolation, et Marc tout entier contient des retouches et des additions de ce genre), dans un récit plus simple qui était ainsi conçu ¹ : « Et pendant qu'ils mangeaient, prenant du pain, il le bénit, le rompit, le leur donna et dit : « Ceci est mon corps. » Et prenant la coupe, il rendit grâces, et la leur donna ; et ils en burent tous. Et il leur dit : « En vérité je vous dis que je ne boirai plus du fruit de la vigne, jusqu'au jour où je le boirai nouveau dans le royaume de Dieu. » J'ai fait observer que ce récit concordait avec celui de Luc ², sans les additions qui y ont été importées de la première Épître aux Corinthiens. Dans ce récit plus court, il y a bien l'idée de la mort prochaine, mais non celle de l'expiation, et rien ne fait prévoir le renouvellement de la cène en dehors du festin messianique, dans l'avènement du royaume céleste. L'origine de la cène

1. MARC, XIV, 22-23, 25.

2. LUC, XXII, 15-19, jusqu'à : « Ceci est mon corps. »

eucharistique se présente ainsi à l'historien dans des conditions analogues à celle du baptême, mais avec cette double différence qu'elle se rattache à un souvenir précis de la vie de Jésus, à un incident significatif et très déterminé du dernier repas, et que l'on saisit mieux aussi les circonstances dans lesquelles le souvenir de la dernière cène s'incarna, en quelque façon, dans la cène de la communauté apostolique, dans le sacrement de l'eucharistie.

Les critiques ont imaginé toutes sortes d'hypothèses pour expliquer l'origine de la cène ecclésiastique. Il ne faut pas les blâmer d'avoir cherché. C'est chose certaine que l'idée du sacrement perpétuel n'était pas dans l'esprit des apôtres la veille de la passion, et l'historien a le devoir d'expliquer comment elle y est entrée. Une foi naïve peut se représenter saint Pierre disant pontificalement la messe le lendemain de la résurrection, devant les dix apôtres et les saintes femmes. Un théologien aussi traditionnel et circonspect que vous, Monsieur le Supérieur, ne verrait là qu'une pieuse imagination. Des auteurs graves reconnaissent que les apôtres, le soir du jeudi saint, n'avaient pas dû très bien

comprendre ce que voulait Jésus. Comment donc et quand ont-ils compris ? Vous me direz que Jésus ressuscité a pu, par l'Esprit, leur suggérer l'instruction dont ils avaient besoin. Mais ceci est une explication théologique, une explication de foi, qui ne représente pas tout à fait la forme historique du fait dont il s'agit. Peu s'en faut cependant ; car les récits de la résurrection me semblent témoigner assez clairement que la foi au Christ ressuscité, au Christ immortel, au Christ-Esprit, et la foi au Christ présent pour les siens dans le repas de communauté, dans la cène eucharistique, ont grandi en même temps et sont inséparables l'une de l'autre.

Prenons, dans saint Jean, les récits du dernier chapitre, la pêche merveilleuse et le repas qui la suit, échos de la tradition galiléenne, c'est-à-dire de la tradition, probablement primitive, qui plaçait en Galilée au moins les premières apparitions du Christ ressuscité : qu'y trouvons-nous ? Le pain et le poisson, les éléments du repas miraculeux que Jésus avait donné à la foule, et qui sont restés dans la tradition chrétienne le symbole de l'eucharistie. N'en doutez

pas, Monsieur le Supérieur, ils le sont déjà dans l'Évangile, ici et dans les récits de la multiplication des pains. Les évangélistes pensent à l'eucharistie en racontant les miracles et l'apparition du Sauveur. L'historien doit admettre, au fond du récit de Jean, une vision qui se produisit dans un repas des disciples, et où Jésus parut bénissant et distribuant le pain, comme la veille de la passion.

Passons maintenant au troisième Évangile : que voyons-nous dans l'histoire des disciples d'Emmaüs ? Jésus bénissant le pain, le rompant pour le présenter aux deux disciples, et disparaissant au moment où « la fraction du pain » le leur fait reconnaître. Que pourrait-on imaginer de plus significatif ? Les critiques qui ne prennent pas ce récit comme témoignage d'histoire devraient bien lire au moins ce que la conscience chrétienne a écrit en toutes lettres dans cette page, à savoir que la foi au Christ toujours vivant, et la foi au Christ présent aux siens dans la fraction du pain sont une seule et même foi, qui a sa racine, pour une bonne part, dans les visions où Jésus paraissait rompant et donnant le pain à ses amis.

Poursuivons la lecture de Luc, et nous constaterons que les onze disciples sont supposés à table quand Jésus leur apparaît. La finale deutérocanonique de Marc le dit en termes exprès et doit interpréter exactement le troisième Évangile, à moins qu'elle ne représente en ce point la tradition que Luc lui-même reflète avec moins de netteté. Vous remarquerez que le troisième Évangile parle aussi de poisson, et que les deux éléments qu'on trouvait associés dans le dernier chapitre de Jean sont comme répartis par Luc entre l'histoire d'Emmaüs et l'apparition aux onze apôtres.

Revenons enfin au quatrième Évangile, dans le récit proprement johannique des apparitions. Le chapitre xxi, que j'ai cité plus haut, est, comme vous savez, un appendice rédactionnel. Les deux grandes apparitions du chapitre xx sont pour les apôtres assemblés. Il n'est pas dit qu'ils fussent à table, mais il n'y a pas d'anachronisme à soutenir que l'évangéliste veut les montrer réunis en assemblée chrétienne; les deux apparitions ont lieu le premier jour de la semaine, et ce sont, n'en doutez pas, dans l'esprit du narrateur, les deux premiers dimanches

de l'Église. La seule différence entre ceux-ci et les suivants, c'est qu'on y a vu Jésus, tandis que, pour les autres, il y est sans qu'on le voie. « Bienheureux ceux qui croient sans avoir vu¹. » Le souvenir de l'eucharistie est implicite, et si Jean ne lui donne pas plus de relief, c'est qu'il a traité spécialement ce sujet dans le grand discours du chapitre VI, sur le pain de vie, et, sous une autre forme, dans le discours après la cène. Si le discours sur le pain de vie était une instruction du Christ historique, non seulement le sacrement, mais la théologie et l'interprétation mystique du sacrement auraient été donnés par Jésus lui-même, une année avant la passion. Mais ce discours remplace, dans le quatrième Évangile, le simple récit de la cène que Jean n'a pas voulu reproduire. Nous y entendons la voix du Christ glorifié, la voix de l'Église et de la foi chrétienne. Il complète les récits de la résurrection, parce qu'il fait voir dans le Christ immortel le Christ eucharistique, le pain de vie.

Ainsi donc, au point de vue de l'histoire, la foi à l'eucharistie est attestée à peu près par les

1. JEAN, XX, 29.

mêmes témoignages et de la même façon que la foi à la résurrection ; les deux sont nées ensemble et se sont affermies ensemble par les mêmes causes, la foi antécédente à Jésus Messie et les apparitions qui ont suivi la passion ; les fidèles de Jésus ont acquis en même temps la persuasion que leur Maître était toujours vivant, et qu'il était avec eux, à eux dans la fraction du pain ; et de même que la foi à Jésus Messie supportait la foi à Jésus immortel, le souvenir du dernier repas supportait et déterminait la foi à Jésus présent dans la fraction du pain. Jésus ressuscité était entré dans la gloire de son règne, et la cène eucharistique était l'accomplissement mystérieux, anticipé, du festin messianique où il avait convié ses disciples.

De bonne foi, Monsieur le Supérieur, ne trouvez-vous pas que, si la critique est inquiétante, l'*hypercritique* a du bon et qu'elle peut même être rassurante ? Que vous faut-il maintenant pour satisfaire aux exigences de la plus rigoureuse théologie ? Admettre ce que vous admettez et ce que nous croyons, à savoir, que, sous ce mouvement dont l'historien ne voit que l'extérieur, derrière ce travail de la conscience chré-

tienne dont l'analyse des textes finit bien par trahir les secrets, dans ces apparitions du Christ et cette foi des apôtres, il y avait réellement le Christ immortel et l'action de l'Esprit. Après cela, vous me permettrez bien de ne pas insister sur l'idée du sacrifice, qui s'est développée naturellement, en partant de l'oblation du pain et du vin qui se faisait dans la cène, et de la mort du Sauveur qui y était figurée et rappelée. J'aurai à revenir plus loin sur le sacerdoce.

IV

Le concile ¹ décrète que la pénitence est un vrai sacrement, institué par le Christ pour la réconciliation des fidèles qui ont péché après le baptême ; que les paroles : « les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et retenus à ceux à qui vous les retiendrez ² », doivent s'entendre du sacrement de pénitence ; que la matière du sacrement consiste dans les trois actes du pénitent, la contrition, la confession et

1. Sess. XIV, de *poenitentia*, cn. 1, 3-4, 6-9.

2. JEAN, XX, 23.

la satisfaction ; que la confession sacramentelle est nécessaire et d'institution divine, et que la confession secrète, au prêtre seul, n'est pas étrangère à l'institution du Christ ; que l'absolution est un acte judiciaire, une sentence qui opère la rémission des péchés, et que le pouvoir d'absoudre n'appartient qu'aux prêtres.

Ce sujet de la pénitence a été traité dernièrement par des savants autorisés, qui sont en même temps des personnes fort orthodoxes. On a démontré, par exemple, que la question se posait, vers le milieu du second siècle, dans la communauté romaine, dans l'Église mère et maîtresse, de savoir si un fidèle qui était tombé en un péché grave pouvait être admis à la pénitence ; et l'on a loué chaudement la sagesse du bon Hermas, qui concluait à ce que la pénitence fût accordée une fois, une seule, à de tels pécheurs. Si donc vous ne vous fiez pas à mes renseignements, Monsieur le Supérieur, et je vous engage moi-même à les contrôler sévèrement, vous pouvez demander à quelque docteur, bien sûr et immaculé, si l'idée du chrétien pécheur et absous par jugement ecclésiastique remonte à la prédication du Sauveur ; si la pa-

role du Christ johannique sur la rémission des péchés vise directement le sacrement de pénitence ; si la théorie qui voit dans les trois actes du pénitent la matière, et dans l'absolution la forme du sacrement, peut se prévaloir d'une origine apostolique ; si la confession des péchés commis après le baptême a été formellement prescrite par le Christ ; si le premier âge chrétien a connu la confession privée, au prêtre seul, et comme un sacrement ; si l'absolution ecclésiastique a été regardée d'abord comme une sentence judiciaire.

J'ai exposé, dans le dangereux petit livre, les traits généraux du développement de la discipline pénitentielle. Après ce que j'ai dit du baptême, il ne me paraît pas nécessaire de prouver longuement que Jésus n'avait pas réglé, pendant sa vie mortelle, les conditions de la rémission des péchés commis par les croyants baptisés. Les textes qui concernent la rémission des péchés sont ce que j'ai appelé déjà des paroles du Christ glorifié, soit qu'elles se trouvent dans des discours attribués à Jésus ressuscité, comme c'est le cas pour la parole de Jean que le concile a citée, soit qu'elles affectent le caractère d'addi-

tions rédactionnelles, comme c'est le cas pour celles qui concernent, dans Matthieu, la correction fraternelle et le pouvoir de lier et de délier ¹. Plusieurs de ces textes ne se rapportent pas à la pénitence ecclésiastique indépendamment du baptême. On peut admettre et il est vrai qu'ils supposent dans l'Église la conscience d'un pouvoir de rémission illimité en principe, et dont il appartient à l'Église de déterminer l'application. Mais, dans les documents évangéliques, c'est le baptême qui est visé principalement.

Comparez avec les tableaux parallèles de Matthieu et de Luc la scène du quatrième Évangile où Jésus donne aux apôtres l'Esprit-Saint et le pouvoir de remettre les péchés : vous verrez que « remettre les péchés », dans la perspective johannique, équivaut à « instruire les Gentils en les baptisant », dans la perspective du premier Évangile, et à « prêcher le repentir aux nations pour la rémission des péchés », dans celle du troisième. Il ne peut être question, dans Luc, de confesser les Gentils, ni

1. MATTH. XVIII, 15-18 (XVI, 19).

même de les admettre à la pénitence ecclésiastique ; il n'en est pas question davantage dans le quatrième Évangile. Il s'agit de l'admission des convertis dans l'Église, et conséquemment du baptême.

Mais on doit dire que l'autorité apostolique n'est point épuisée par là, et que, si l'Église peut refuser le baptême aux indignes, comme elle l'accorde à ceux qui sont bien disposés, elle garde sur les baptisés, relativement au péché, un pouvoir qui se manifeste aussi sous une double forme, positive et négative, par la concession ou le refus d'absolution, selon le besoin et l'opportunité. Ces textes montrent que la communauté chrétienne s'est, dès l'origine, attribué un tel pouvoir, et qu'elle croyait le tenir du Sauveur ressuscité, comme la mission de prêcher l'Évangile.

Le pouvoir tendait tout naturellement à se concentrer dans les chefs de l'évangélisation et dans les directeurs des communautés. Son origine et son évolution dans l'histoire de l'Église se dessinent avec assez de netteté devant le critique ; pour la foi, elles sont légitimes, puisqu'elles représentent un aspect du Christ qui vit et de l'Esprit

qui agit dans l'Église depuis le commencement. Vous voyez, Monsieur le Supérieur, en quel sens l'historien peut admettre que rien, dans le régime actuel de la pénitence ecclésiastique, n'est étranger à l'institution du Christ.

V

Le concile ¹ décrète que l'extrême-onction est un vrai sacrement, institué par Notre-Seigneur, insinué dans Marc ², promulgué par l'apôtre Jacques ³, « frère du Seigneur », et que les anciens qui, d'après Jacques, doivent faire cette onction, ne sont pas les plus âgés des fidèles, mais les prêtres ordonnés par l'évêque.

Je n'ai pas besoin de vous dire, Monsieur le Supérieur, que l'état historique de la question est beaucoup moins simple et moins clair. Les Pères de Trente eux-mêmes ont hésité à dire que les onctions pratiquées par les apôtres, durant la mission que Jésus leur avait confiée pendant qu'il prêchait encore lui-même

1. Sess. XIV, de *extrema unctione*, cn. 1-4.

2. MARC, VI, 13.

3. JAC. V, 14-15.

en Galilée, fussent déjà le sacrement de l'extrême-onction : c'était quelque chose d'analogue et qui le faisait pressentir. Que Jacques, « frère du Seigneur », ait été apôtre et qu'il soit l'auteur de l'Épître qu'on lui attribue, ce sont des points dont on est moins assuré aujourd'hui qu'au xvi^e siècle. En tout cas, l'auteur ne manifeste pas l'intention de promulguer un sacrement du Christ, mais de recommander une pieuse coutume ; s'il voit dans cet usage un moyen de grâce, il ne l'entend pas avec la même rigueur que les théologiens qui ont fixé la notion et le catalogue des sacrements. Le rite appartient à la tradition chrétienne et peut s'autoriser même de l'Évangile. Son application sacramentelle peut être considérée comme une détermination particulière du pouvoir de remettre les péchés.

Le concile ¹ décrète qu'il y a dans l'Église un sacerdoce institué comme sacrement par le Christ ; que l'onction est requise dans le sacrement de l'ordination ; que la hiérarchie à trois degrés, évêques, prêtres et ministres inférieurs, et d'institution divine.

1. Sess. xxiii, *de ordine*, cn. 1, 3, 5-6.

Ne vous lassez pas, Monsieur le Supérieur, de m'entendre répéter que l'Église et le culte catholiques ont été fondés par le Christ ressuscité. C'est la foi à la résurrection qui a été le véritable commencement de la propagande chrétienne. Donc, au point de vue de l'histoire, la prédication apostolique se rattache à la prédication évangélique, comme la foi au Christ glorieux continue la foi à Jésus Messie. Mais, au point de vue de la foi, j'entends de la foi qui se rend compte de l'histoire et du sens historique des textes, c'est du Christ ressuscité, c'est de l'Esprit que les apôtres tiennent, sinon leur vocation et leur élection, du moins leur mission définitive et leurs pouvoirs, les pouvoirs étant d'abord acquis implicitement dans la mission, plutôt que nettement perçus et déclarés.

A mesure que la cène prit le caractère d'un acte liturgique, ceux qui y présidaient d'ordinaire acquirent le caractère de prêtres. L'institution des diacres, comme elle est racontée dans les Actes, peut bien être rapportée à une suggestion de l'Esprit, mais il est visible qu'on ne lui attribue pas encore le caractère d'une fonction sacrée, et qu'on ne croit pas remplir,

en l'établissant, un article du programme constitutionnel que Jésus aurait prescrit à ses apôtres et qui paraît être dans la pensée des Pères de Trente. Les anciens (*presbytres*, d'où le nom de prêtres), qui exerçaient dans les assemblées chrétiennes les fonctions de surveillants (*épiscopes*, d'où le nom d'évêque), ont été institués de même par les apôtres, pour satisfaire à la nécessité d'une organisation dans les communautés, non précisément pour perpétuer la mission et les pouvoirs apostoliques. Leur ministère coexistait à celui de l'apostolat et le remplaça en fait, autant que besoin était. La distinction entre l'évêque et le prêtre s'accrut plus tard.

Tout cela est œuvre de l'Esprit dans l'Église, institution du Christ, pour celui qui croit au Christ. Vu du dehors, c'est une institution, qui, comme le culte chrétien et l'Église elle-même, n'existe encore qu'à l'état rudimentaire et confus dans les temps apostoliques, et qui a grandi en même temps que se développaient l'Église et le culte. L'onction, que le concile de Trente, après Eugène IV et le concile de Florence, paraît bien considérer comme la matière du

sacrement de l'ordre, a été inconnue pendant les premiers siècles de l'Église. Mais pourquoi celle-ci n'aurait-elle pas eu le droit de joindre l'onction à l'imposition des mains, pour signifier plus expressément l'idée grandissante qu'elle-même se faisait du sacerdoce, et pourquoi l'Esprit refuserait-il de suivre l'Église et s'attacherait-il à la seule imposition des mains, quand l'Église le figure en même temps par l'onction?

La conception systématique d'un programme cultuel dressé par Jésus lui-même avant sa passion, et où les sept sacrements auraient eu leur place déterminée, avec indication de ce que la théologie scolastique a voulu appeler leur matière et leur forme, ne résiste pas à la critique. Les définitions de Trente, dans la mesure où elles sont influencées par cette conception, ne la présentent pas comme historique. Il est trop aisé de voir que le point de vue de l'histoire, celui de la foi et celui de la spéculation théologique y sont confondus. Pourquoi voudrait-on perpétuer cette confusion, et l'imposer à l'historien qui, l'ayant perçue, ne peut plus la maintenir?

Le concile ¹ décrète que le mariage est un des sept sacrements institués par Jésus-Christ.

Le mariage n'a pu devenir un sacrement que dans l'Église, après la résurrection du Sauveur. C'est ce que le concile donne à entendre en disant que le Christ a mérité par sa passion la grâce qui fait du mariage un sacrement, et que l'Église a raison de le considérer comme tel, parce que le mariage chrétien l'emporte sur les « anciens mariages ». Ici le point d'attache avec la vie de Jésus est très réel et direct : Jésus a déclaré le mariage indissoluble. Mais faut-il répéter encore que la considération du mariage comme sacrement suppose tout le développement de la doctrine de la grâce et de la théologie sacramentelle ?

VI

Si donc il est une chose évidente, Monsieur le Supérieur, c'est que l'idée générale de l'institution sacramentelle, comme elle est énoncée

1. Sess. XXIV, de sacr. matrimonii doctr.

dans les décrets du concile de Trente, n'est pas une représentation historique de ce qu'a fait Jésus ni de ce qu'a pensé l'Église apostolique, mais une interprétation authentique, je veux dire autorisée pour la foi, du fait traditionnel. Je n'avais pas à défendre cette interprétation sur le terrain de l'histoire primitive, puisqu'elle ne concerne pas, qu'elle ne pouvait concerner directement l'histoire. Je ne me reconnais pas le droit d'altérer le sens des textes à seule fin de présenter comme historique une conception qui ne l'est pas.

M. Harnack et tous les protestants s'appuient sur le caractère non historique de cette conception pour battre en brèche la légitimité des sacrements. Avais-je un autre parti à prendre que de me reporter au fait évangélique ? J'ai voulu montrer comment le principe sacramentel avait été admis et posé par le Christ lui-même, qui, à aucun moment de son existence terrestre, n'a manifesté l'intention de fonder une religion sans culte, et n'en a même pas énoncé l'idée. Jésus a conçu le royaume des cieux comme une société réelle, extérieure, visible, où l'individu n'était pas seul avec Dieu, mais

allait à Dieu dans la communion de ses frères ; où la justice intérieure se traduisait en œuvres, et où la piété du cœur n'excluait pas les actes communs et publics de la religion. Je pense avoir prouvé que l'Église apostolique et saint Paul, même l'auteur du quatrième Évangile, où se trouve la formule du culte en esprit, n'entendaient nullement ce culte au sens que voudraient faire prévaloir certains critiques protestants de nos jours. J'ai dit comment le culte chrétien s'était développé en partant de l'Évangile et de la tradition apostolique ; comment la détermination théologique de la doctrine avait été subordonnée à ce développement ; comment enfin les intentions spéciales, invérifiables et invraisemblables pour la plupart, que l'on voudrait prêter au Christ de l'Évangile, sont avantageusement suppléées par la volonté indéfectible du Christ vivant dans l'Église, par l'action permanente de l'Esprit qui anime la foi et qui réalise pour elle tout ce qu'elle croit. Le point de départ du culte chrétien est bien réellement dans l'Évangile, mais c'est l'Esprit du Christ ressuscité qui a donné sens et vie aux rites ; c'est l'Esprit qui « a enseigné toute vérité » à

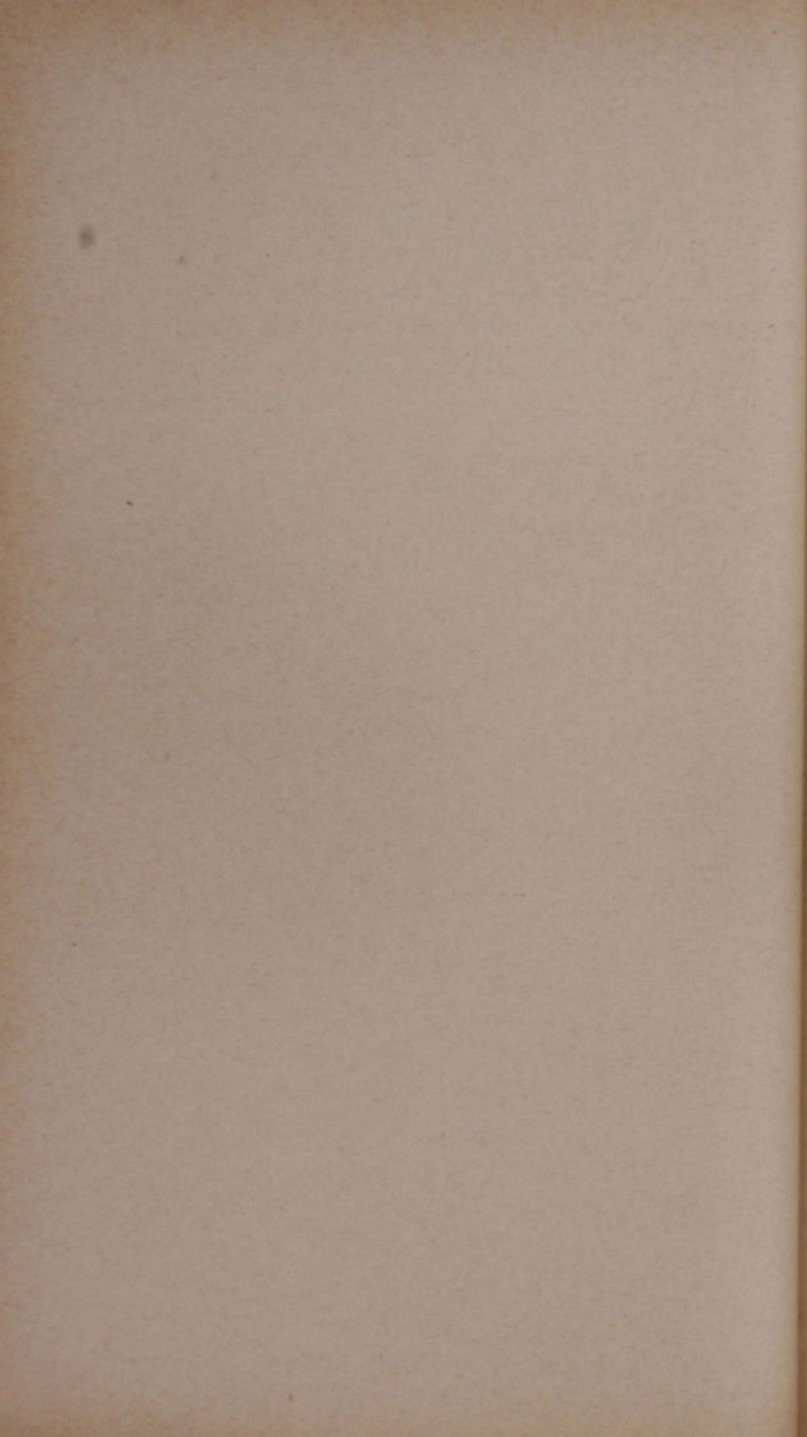
l'Église, comme l'a fort bien vu et fort bien dit l'auteur du quatrième Évangile ¹.

Je n'ignorais pas l'abîme qui se creuse entre la vérité de l'histoire, chaque jour mieux connue, et la donnée théologique matériellement comprise, c'est-à-dire entendue à la fois comme une expression directe et fidèle de la réalité primitive, et comme une expression adéquate de l'action divine dans l'Église par le moyen des symboles sacramentels. Je n'ai point insisté sur cet écart, parce que je n'écrivais pas, quoi qu'on ait dit, pour inquiéter les croyants qui ne savent pas, mais pour rassurer les croyants qui savent, et que je pensais atteindre ce but en ruinant, par un exposé véritable du développement chrétien, l'objection des savants qui ne croient pas. Si cet exposé a des lacunes, tout le monde peut le compléter ; s'il contient des inexactitudes, tout le monde peut le corriger. Ce qui importe est la vérité générale de l'aperçu historique, la valeur de l'effort tenté pour donner au culte catholique, non seulement une explication, mais un fondement dans la plus

1. JEAN, XIV, 26 ; XVI, 13.

indiscutable réalité de l'Évangile et dans la plus intime nécessité de la religion. Si le résultat de cette tentative est par trop insuffisant, que de plus vigoureux esprits le renouvellent : pour être ardue, la tâche n'en est que plus digne de leur courage, de leur science et de leur foi.

Sur ce vœu très sincère et auquel je ne doute pas, Monsieur le Supérieur, que vous ne soyez prêt à souscrire, je puis clore cette épître déjà longue, en vous priant d'agréer l'expression de mon affectueux respect.



DOCUMENTS

I

Ordonnance de S. É. le Cardinal Richard
Archevêque de Paris, portant condamnation de
*L'Évangile et l'Église*¹.

FRANÇOIS-MARIE-BENJAMIN RICHARD,

*Par la grâce de Dieu et du Saint-Siège apostolique
Cardinal Prêtre de la sainte Église romaine, du
titre de Sainte-Marie « in viâ », Archevêque de
Paris,*

Après avoir pris connaissance des conclusions du
rapport qui nous a été soumis par la commission² que

1. *L'Univers*, 21 janvier 1903.

2. Les membres de cette commission étaient : Mgr Péchenard, recteur de l'Institut catholique de Paris, président ; le R. P. Bainvel, M. Many, M. Fillion, professeurs au même Institut ; M. Létourneau, curé de Saint-Sulpice, et M. Lesêtre, curé de Saint-Étienne-du-Mont. *La Vérité française*, 4 mars 1903.

nous avons instituée pour examiner le livre de M. l'abbé Loisy, intitulé *L'Évangile et l'Église* ;

Considérant :

1^o Qu'il a été publié sans l'*imprimatur* exigé par les lois de l'Église ;

2^o Qu'il est de nature à troubler gravement la foi des fidèles sur les dogmes fondamentaux de l'enseignement catholique, notamment sur l'autorité des Écritures et de la tradition, sur la divinité de Jésus-Christ, sur sa science infallible, sur la rédemption opérée par sa mort, sur sa résurrection, sur l'Eucharistie, sur l'institution divine du souverain pontificat et de l'épiscopat ;

Nous réproouvons ce livre et nous en interdisons la lecture au clergé et aux fidèles de notre diocèse.

Paris, 17 janvier 1903.

† François, Cardinal RICHARD,
Archevêque de Paris.

Par mandement de Son Éminence :

Maurice CLÉMENT, ch. hon., *secrétaire.*

Note officielle, publiée dans la *Semaine religieuse* du diocèse de Paris ¹.

Le livre de M. l'abbé Loisy. — A la suite de l'ordonnance du Cardinal Archevêque de Paris défendant

1. 7 février 1903.

aux fidèles et au clergé du diocèse la lecture du livre de M. l'abbé Loisy, intitulé *L'Évangile et l'Église*, l'auteur a écrit à Son Éminence une lettre dans laquelle il déclare avoir arrêté la deuxième édition de cet ouvrage qui était sur le point de paraître, s'inclinant devant le jugement rendu, et réprouvant les erreurs qu'on a pu déduire de son livre¹.

Son Éminence, heureuse de cette démarche de M. l'abbé Loisy, lui en a témoigné toute sa satisfaction.

1. Cette formule prête à équivoque et altère assez gravement le sens de la déclaration dont on a pu voir plus haut le texte (*Avant-propos* du présent livre, p. vii).

II

Ordonnance de Mgr Étienne-Marie-Alphonse Sonnois, Archevêque de Cambrai, sur le même sujet ¹.

ARCHEVÊCHÉ DE CAMBRAI.

Cambrai, le 29 janvier 1903.

En la fête de saint François de Sales.

S. É. le Cardinal Archevêque de Paris vient de prononcer la condamnation du livre de M. l'abbé Loisy, *L'Évangile et l'Église*. S. É. le Cardinal Évêque d'Autun a condamné récemment un ouvrage à tendances similaires ².

En vertu de notre charge pastorale, nous condamnons et réprouvons les doctrines exposées dans ces œuvres, et nous prémunissons d'office nos prêtres et nos diocésains contre ces audaces d'exégèse et ces innovations malsaines. Voici un critérium qui ne trompe pas et qui devrait suffire à tout catholique sincère : par là même qu'elle est opposée à l'esprit.

1. *Études* des Pères jésuites, 20 février 1903, p. 496.

2. Il s'agit probablement de l'article écrit par M. Grosjean, dans *L'Observateur français*, sur *La Question biblique*, de M. Houtin, et qui a été censuré par le Cardinal Perraud.

et aux règles de l'Église, toute tendance est funeste et condamnable.

Au lieu d'élever l'homme à la hauteur mystérieuse des Livres saints, certains auteurs font descendre ces livres au niveau de la raison et de la nature humaine. De quel droit ? Et par quelle délégation ?

Diminution progressive des vérités, affaiblissement du sens catholique, suprématie du sens privé, déviation de la vraie piété, infiltrations quotidiennes d'idées presque subversives de l'ordre surnaturel, essais de conciliation outrée, abaissement graduel des vues de foi, interprétations fantaisistes des saintes Écritures, déférence trop indulgente pour des livres écrits par des adversaires notoires, ignorance ou mépris du magistère infaillible de l'Église et de son Chef suprême, tels sont les résultats déplorables de certaines méthodes nouvelles et antitraditionnelles ; voilà l'air ambiant devenu très mauvais pour beaucoup de chrétiens de notre temps.

La foi est un bien qu'il faut à tout prix et toujours mettre à couvert. Dès qu'il s'agit d'elle, directement ou indirectement, nul égard, nulle considération personnelle, n'ont le droit d'arrêter : *non possumus non loqui*, nous ne pouvons pas ne pas parler.

Nous renouvelons ici les enseignements donnés dans notre lettre pastorale datée du 11 janvier dernier, et si MM. les curés le jugent utile, ils pourront la communiquer à leurs fidèles avec les présentes observations et remontrances.

† MARIE-ALPHONSE,
Archevêque de Cambrai.

III

Ordonnance de S. É. le Cardinal Perraud,
Evêque d'Autun ¹.

ADOLPHE-LOUIS-ALBERT PERRAUD,

*Cardinal Prêtre de la sainte Église romaine, du
titre de Saint-Pierre-ès-Liens, par la grâce de
Dieu et du Siège apostolique, Evêque d'Autun,
Chalon et Mâcon,*

Après avoir pris nous-même connaissance du
livre de M. l'abbé Alfred Loisy, intitulé *L'Évangile
et l'Église* ;

Le saint nom de Dieu invoqué et notre conseil
épiscopal entendu ;

Adhérons à la censure portée par S. Ém. le Car-
dinal Richard, Archevêque de Paris, le 17 janvier,
contre cet ouvrage ;

Nous déclarons qu'il est « de nature à troubler
gravement la foi des fidèles sur les dogmes fonda-
mentaux de l'enseignement catholique » et nous en
interdisons la lecture au clergé et aux fidèles de
notre diocèse.

Autun, le 28 janvier 1903.

1. *L'Univers*, 1^{er} février 1903.

IV

Ordonnance de Mgr Léon-Adolphe Amette,
Évêque de Bayeux ¹.

Son Éminence le Cardinal Archevêque de Paris a
porté l'ordonnance suivante ² :

.....

En conséquence,

Nous, Évêque de Bayeux et Lisieux, interdisons
dans notre diocèse la lecture du livre intitulé :
L'Évangile et l'Église, condamné et prohibé par
Son Éminence le Cardinal Archevêque de Paris.

Bayeux, le 22 janvier 1903.

† LÉON-ADOLPHE,
Évêque de Bayeux et Lisieux.

Consultation donnée dans la *Semaine reli-
gieuse* du diocèse de Bayeux ³.

Le livre de M. l'abbé Loisy. — La lettre de sou-

1. *Semaine religieuse* du diocèse de Bayeux, 25 jan-
vier 1903.

2. Texte donné plus haut, p. 261.

3. 22 février 1903.

mission écrite par M. l'abbé Loisy au Cardinal de Paris a comblé de joie les cœurs catholiques, donné un bon exemple, et réparé une partie du mal produit.

Mais la condamnation qui frappe le livre de M. l'abbé Loisy n'en garde pas moins toute sa force. On ne peut pas, plus que par le passé, lire, garder, prêter cet ouvrage. Malgré la rétractation de son auteur, il garde toujours le venin de doctrines jugées dangereuses et nuisibles à la foi. On doit par conséquent s'en interdire la lecture.

V

Note publiée par Mgr Jules-Marie-Louis de Carsalade du Pont, Évêque de Perpignan, dans la *Semaine religieuse* de son diocèse ¹.

Nous portons à la connaissance des prêtres et laïques de notre diocèse, qui ont été si émus, et certains si troublés par les doctrines de M. l'abbé Loisy, sur les questions bibliques, la condamnation que Son Éminence le Cardinal Archevêque de Paris vient de prononcer contre le livre où sont exposées ces doctrines ², nous nous associons à cette condamnation. Nous réprouvons énergiquement ce livre et les doctrines qu'il renferme, et nous en interdisons la lecture aux prêtres et aux fidèles de notre diocèse.

Nous saisissons cette occasion pour recommander de nouveau à nos prêtres, particulièrement à ceux qui ont charge de la formation des clercs, à quelque

1. *La Vérité française*, 27 janvier 1903.

2. Il s'agit de *L'Évangile et l'Église*, bien que la désignation générale convienne mieux à mon petit volume d'*Études bibliques*. Mais il paraît évident que Mgr l'Évêque de Perpignan n'a pu courir le risque de confondre l'un avec l'autre.

degré que ce soit, de se tenir en garde contre les audaces de certaines écoles d'exégèse et de critique qui ne vont à rien moins qu'à ébranler les bases mêmes de la foi. Qu'ils ferment l'oreille à tous ces prêcheurs de nouveautés, et qu'ils prennent garde, selon la recommandation de saint Paul, de ne point s'écarter de la vérité pour ne point devenir la proie de l'erreur.

Le Souverain Pontife, qui est l'oracle infaillible de la vérité révélée, est le seul maître que nous devons écouter. Il vient d'instituer à Rome une commission biblique chargée d'étudier les questions d'exégèse soulevées dans ces derniers temps.

Attendons que le Pape ait parlé ; sa parole ne sera que l'écho de celle de Dieu ; la vérité nous viendra par elle.

† JULES,
Évêque de Perpignan.

VI

Ordonnance de Mgr Charles-François Turinaz, Évêque de Nancy ¹.

Après avoir pris nous-même connaissance du livre de M. l'abbé Loisy, intitulé *L'Évangile et l'Église*, nous adhérons aux condamnations portées contre ce livre par S. É. le Cardinal Archevêque de Paris, par S. É. le Cardinal Évêque d'Autun, et par Mgr l'Archevêque de Cambrai.

Dans notre lettre pastorale du prochain Carême, qui sera publiée la semaine prochaine, en traitant de l'immutabilité et du progrès de la foi, nous réfutons sur ces points de doctrine une erreur fondamentale de M. l'abbé Loisy et du groupe dont il est un des chefs. Nous démontrons que le progrès de la foi admis par lui est la transformation absolue et la destruction de la foi. Nous signalons quelques-unes des vérités essentielles du christianisme combattues par M. l'abbé Loisy. Nous démontrons que cet ouvrage d'un des chefs si vantés des novateurs de la

1. *Semaine religieuse* du diocèse de Nancy, 7 février 1903.

Critique contemporaine manque de méthode et de valeur scientifiques, que ses prétendues démonstrations reposent non pas sur des preuves, mais sur des conjectures, des doutes, des hypothèses et des contradictions.

Nancy, le 2 février 1903.

† CHARLES-FRANÇOIS,
Évêque de Nancy.

VII

Ordonnance de Mgr Joseph Rumeau, Évêque d'Angers, portant condamnation du livre de M. Houtin sur *La question biblique*, et de *L'Évangile et l'Église*¹.

Nous, JOSEPH RUMEAU, par la miséricorde divine et l'autorité du Saint-Siège apostolique, Évêque d'Angers,

I. — Ayant confié à une commission compétente l'examen d'un ouvrage publié à Paris par M. l'abbé Houtin, prêtre de notre diocèse, sous ce titre : *La question biblique chez les catholiques de France au XIX^e siècle*;

Vu les conclusions du rapport de la commission;

Considérant que ce livre a été imprimé une première fois et vient d'être réédité sans l'autorisation de l'Ordinaire, ce qui constitue une désobéissance grave aux prescriptions du Saint-Siège;

Qu'il renferme sur les études des catholiques, et même sur les décisions des conciles, des papes, des

1. *La Vérité française*, 7 février 1903.

évêques, au sujet de l'Ancien et du Nouveau Testament, des critiques offensantes et des appréciations téméraires;

Qu'il est de nature à scandaliser les âmes et à fausser leur jugement en matière de foi;

Avons déclaré et déclarons par les présentes :

Que ce livre est dangereux et nuisible;

En interdisons la lecture aux prêtres et aux fidèles de notre diocèse.

II. — Ayant pris connaissance de l'ordonnance de S. É. le Cardinal Archevêque de Paris, qui condamne l'ouvrage de M. l'abbé Loisy intitulé : *L'Évangile et l'Église*,

Nous le réprouvons à notre tour pour les mêmes motifs et en interdisons pareillement la lecture au clergé et aux fidèles de notre diocèse.

Donné à Angers, le 6 février 1903.

† JOSEPH,
Évêque d'Angers.

VIII

Note publiée par Mgr Louis-Henri-Joseph
Luçon, Évêque de Belley¹.

Nous nous joignons au vénérable Cardinal de Paris pour féliciter l'auteur² de sa soumission. Mais cette soumission n'empêchant pas le livre d'être dangereux pour la foi, nous déclarons, après avoir pris par nous-même connaissance de l'ouvrage incriminé, adhérer à la censure portée contre lui par l'autorité diocésaine de Paris, et en interdire la lecture au clergé et aux fidèles du diocèse de Belley.

1. Reproduite dans la *Semaine religieuse* du diocèse de Paris, 21 février 1903.

2. De *L'Évangile et l'Église*.

IX

Extrait d'une lettre adressée par Mgr l'Archevêque de Cambrai au clergé de son diocèse ¹.

A notre époque de concessions à outrance, sous prétexte de convertir ou de ramener à l'Église, *qui est surnaturelle*, de par la volonté expresse de son fondateur, on prend des moyens exclusivement naturels, et, pour mieux adapter et généraliser nos dogmes, on cherche des formules qui, tôt ou tard, conduisent au doute, à la négation ou à la quasi-négation de l'ordre divin. Ainsi quelques-uns croient qu'il n'y a pas moyen d'arracher les Livres saints au reproche d'erreur, si on ne se décide à faire preuve d'initiative personnelle, en les présentant presque comme des livres ordinaires et en les étudiant comme des productions purement historiques. Autrefois « nous traitions l'Écriture sainte comme une seconde Eucharistie », aujourd'hui ce respect semble refroidir de plus en plus, en proportion de l'affaiblissement des vues surnaturelles.

L'Église ne craint pas la lumière, elle honore les

1. *La Gazette de France*, 28 février 1903. Cf. *supr.*, p. 265.

savants, elle bénit les généreuses initiatives, elle encourage les recherches scientifiques. Qui, plus que Léon XIII, a poussé aux études? Ce qu'elle condamne et réprouve, c'est l'audace de certains novateurs qui, brisant avec l'enseignement traditionnel, s'appuient sur des méthodes souvent inconnues, téméraires et périlleuses, parce qu'elles rejettent toute idée de foi, pactisent avec des principes douteux ou compromettants, préconisent de nouvelles orientations, découvrent sans cesse de nouvelles aspirations, comme si l'Église n'était pas immuable dans ses affirmations.

Aussi bien une telle exégèse n'est pas de la science, mais du sentiment. Certes nous sommes et nous devons être pleins de déférence pour les personnes, leurs intentions, leur bonne foi, et, dans les discussions, éviter toute passion et tout amour-propre. En ce qui concerne les doctrines, ne craignons pas de nous montrer justement sévères en regard de concessions, compromis, hardiesses, tendances incompatibles avec nos croyances. *Est, est, non, non* : Cela est, ou cela n'est pas.

Vous défendrez franchement l'axiome séculaire : Il n'y a pas d'erreur dans la Bible. Que si quelques textes paraissent mystérieux, obscurs ou difficiles, que si les interprétations de tel ou tel point apparaissent moins concordantes, recourons à l'étude et à la prière. Soyons progressifs, mais orthodoxes et traditionnels.

X

Extraits de la lettre écrite par S. É. le Cardinal Perraud, Évêque d'Autun, membre de l'Académie française, à M. C., ancien élève de l'École normale, agrégé et professeur honoraire de philosophie, à propos de *L'Évangile et l'Église*¹.

Sans doute, dans ces pages signées par un prêtre, on ne se heurte pas à des négations formelles des vérités fondamentales sur lesquelles repose l'économie de la foi chrétienne. La méthode employée dans ce livre est, si je puis m'exprimer de la sorte, essentiellement fuyante et nuageuse. Presque à chaque page on se demande si l'auteur a voulu dire telle chose ou le contraire; s'il entend répondre aux objections du professeur protestant dont il analyse les conférences sur *L'essence du christianisme*, ou bien s'il se les approprie, tout en essayant soit de les atténuer, soit de les accommoder tant bien que mal aux enseignements traditionnels de la théologie catholique...

Oserai-je dire, en me servant d'une comparaison

1. *L'Univers*, 6 février 1903.

récemment employée dans un article¹ consacré au livre de M. Loisy, que les « flottements » de l'auteur de *L'Évangile et l'Église* produisent sur le lecteur quelque chose d'analogue au mal de mer? On voit trouble, on a la nausée, on se sent mal au cœur, — et le reste...

Si d'ailleurs, en parlant de lui², je me suis servi plus haut de cette expression de *novateurs*, je serais presque tenté de la retirer, après avoir relu en quels termes, il y a deux cents et quelques années, Bossuet caractérisait la méthode employée par Richard Simon dans l'interprétation des Livres saints et particulièrement de ceux du Nouveau Testament.

Pour vous éviter la peine de rechercher vous-même ces textes..., je vais mettre sous vos yeux les fragments de deux lettres écrites par Bossuet en 1691 et en 1702...

« Une dangereuse et libertine critique se fomentait parmi nous. Quelques auteurs catholiques s'en laissaient infecter, et celui qui s'imagine qu'il est le premier critique de nos jours³ travaillait sourdement à cet ouvrage... Bien des gens qui ne voient pas les conséquences avalent, sans y prendre garde, le poison qui est caché dans les principes⁴. »

1. De M. Sédilot, curé de Sainte-Élisabeth, Paris. *L'Univers*, 13 janvier 1903.

2. L'auteur qui donne le mal de mer.

3. Richard Simon.

4. Lettre à M. Nicole, 7 décembre 1691.

« Il y faut regarder de près. Je trouve presque partout des erreurs, des vérités affaiblies, des commentaires mauvais mis à la place du texte, et enfin les pensées des hommes au lieu des pensées de Dieu ; un mépris étonnant des locutions consacrées par l'usage de l'Église¹, et enfin, de tels obscurcissements qu'on ne peut les dissimuler sans prévarication. Aucune des fautes de cette nature ne peut passer pour peu importante, puisqu'il s'agit de l'Évangile qui ne doit perdre ni un iota ni un de ses traits². »

1. « C'est ainsi que, dans un précédent ouvrage (*Études évangéliques*), M. Loisy emploie souvent le mot « fables » à propos des paraboles évangéliques. » Note de S. É. le Cardinal Perraud.

2. Lettre à M. de Malézieu, chancelier de Dombes, 19 mai 1702.

XI

Conclusion d'un article écrit par Mgr Pierre Batiffol, recteur de l'Institut catholique de Toulouse, le jour de « Noël 1902¹ », sur *L'Évangile et l'Église*.

Ainsi l'Évangile a été une « perspective » eschatologique. Quant à l'Église, elle a été une adaptation, une correction vivante et continue de cet Évangile. Cette adaptation n'a pas dit son dernier mot, qui sera le symbolisme. On peut ramener à ces trois termes la doctrine du livre de M. Loisy, et les conditions auxquelles il réconcilie l'Évangile, l'Église et la conscience contemporaine..... Nous croyons avoir suffisamment indiqué, au cours de notre analyse, les raisons qui ne nous permettent pas de voir dans « l'Évangile » une simple apocalypse. Quant au symbolisme, il ne relève pas de l'histoire : c'est le refuge transitoire où les positivistes abritent leur émotion devant l'inconnaissable. Quant à l'œuvre de l'Église telle que la conçoit M. Loisy, œuvre d'adaptation collective, séculaire, anonyme, j'avoue ne pas découvrir en quoi elle diffère, au fond, de l'œuvre indivi-

1. Publié dans le *Bulletin de littérature ecclésiastique*, janvier 1903.

duelle tentée par M. Harnack quand il prétend adapter le christianisme en une formule acceptable aux étudiants berlinois de 1900, ce en quoi il est si fort raillé par M. Loisy : l'Église aura modernisé perpétuellement l'Évangile en l'aliénant. Il ne nous reste plus qu'à l'aliéner tout à fait en passant à l'agnosticisme.

Nous ne revivrons plus, quelque bonne que soit notre volonté, le point de départ, c'est-à-dire la pensée de Jésus. Le Maître, si nous osons l'appeler encore de ce nom, a inauguré un mouvement qui s'est propagé, mais non une doctrine qui se perpétue, fidèle à son type original, dans la détermination de ses traits essentiels. Ce mouvement, si son énergie ne s'éteint pas, traversera les orthodoxies où la tradition a pensé le fixer à jamais. Le catholicisme, s'il accepte ce dogme nouveau, le dernier, le dogme du développement ainsi conçu, rejoindra la « foi sans croyance » de Sabatier, le « *Undogmatisches Christentum* » de Dreyer, et mieux encore, et pour cause, l'agnosticisme spencérien de Caird.

Je m'arrête et n'ai pas le courage de qualifier, je ne dis pas cette critique historique, car la critique historique n'est plus ici en cause, mais cette philosophie de la religion ¹.

1. Pp. 14-15.

XII

Conclusion de l'article publié par le R. P. Léonce de Grandmaison, de la Compagnie de Jésus¹.

Il est difficile de résumer, comme il le faut bien en terminant, l'impression d'ensemble que laisse cet essai puissant. *L'Évangile et l'Église* est le livre d'un homme qui connaît à fond le Nouveau Testament et l'immense littérature, surtout la protestante, inspirée par les Évangiles. Mais les idées philosophiques de l'auteur appellent d'expresses réserves, et plus encore sa façon de présenter et de circonscrire la doctrine personnelle du Sauveur. Le Christ qu'on nous présente ici n'est, j'en ai peur, ni celui de la théologie, ni (et pour un catholique, la première conclusion emporte la seconde) celui de l'histoire. C'est une louable intention de vouloir concilier le christianisme catholique intégral avec la hardiesse des nouvelles méthodes critiques. Nous doutons que

1. *Études*, 20 janvier 1903, pp. 173-174.

M. Loisy ait réussi dans cette tâche ardue. Beaucoup de ses assertions, d'une terminologie équivoque, exigent, pour autant que j'en puis juger, des rectifications graves, de principe et de fait ; et il est à craindre que beaucoup de lecteurs ne sortent de la lecture attentive de son livre plus troublés qu'affermis.

XIII

Extraits de l'article du R. P. Joseph Brücker,
de la Compagnie de Jésus¹.

La soumission de M. Loisy fait grand honneur au prêtre et ne diminuera pas l'autorité du savant. Après en avoir lu la nouvelle avec une profonde joie, notre premier mouvement a été de supprimer le commentaire de la censure que nous avions entrepris et déjà mené proche de son terme. Puis, nous avons réfléchi que si la soumission édifiante de l'auteur pouvait rendre son volume inoffensif pour l'avenir, cela ne suffisait peut-être pas à détruire le mal qu'il avait déjà fait, à dissiper le trouble porté dans les esprits par des théories spécieuses. En conclusion, il nous a paru nécessaire d'indiquer brièvement, et sans intention de polémique, les raisons qui justifient pleinement l'intervention du Cardinal Richard et des évêques adhérant à son ordonnance².....

L'auteur prévient qu'il ne fera pas de théologie, qu'il étudiera l'Évangile et l'Église seulement en his-

1. *La condamnation du livre de M. Loisy « L'Évangile et l'Église »*. Études, 20 février 1903.

2. Pp. 498-499.

torien. Ce qui, dans le christianisme, vient du Christ, et ce qui vient de ses disciples, comment est née l'Église et sa hiérarchie, comment se sont formés les dogmes, d'où viennent les sacrements : ces questions et bien d'autres, qui sont agitées dans ces pages, ne seraient donc pas de la théologie ? Ou serait-il permis à un écrivain catholique de les traiter, sans se préoccuper des solutions que leur donne la théologie ? Intolérable prétention. Mais on sait ce que veut dire « exégèse historique », « critique historique » dans certain jargon savant : c'est l'exégèse, la critique rationaliste. Par le fait, sans le vouloir, nous le croyons sincèrement, M. Loisy interprète les Évangiles trop souvent en rationaliste, c'est-à-dire comme il ferait des documents purement humains et sans se tenir pour lié par le sentiment de l'Église, interprète infailible de l'Écriture¹.....

Ainsi Notre-Seigneur Jésus-Christ n'aurait été qu'une sorte de Bouddha prêchant à l'humanité l'anéantissement de soi-même, en attendant la fin prochaine du monde. On est stupéfait de l'assurance avec laquelle l'auteur affirme que tel est, sans nul doute, le vrai sens de l'Évangile²...

M. Loisy ne se lasse pas de répéter que le Christ n'a directement rien prévu, rien institué, rien organisé de ce qui constitue proprement l'Église : ni sa

1. Pp. 500-501.

2. P. 508.

forme de société visible, ni sa hiérarchie, ni son dogme, ni son culte ou ses sacrements. Il veut bien admettre, cependant, qu'il y avait dans l'Évangile des « linéaments » de l'ensemble, et que le développement ultérieur fut légitime ¹...

Par les textes cités ici, et l'on pourrait en ajouter d'autres non moins caractéristiques, il sera évident pour tout le monde que la censure prononcée par le Cardinal de Paris n'était que trop justifiée. Dieu veuille qu'elle éclaire tous ceux à qui le talent, certainement peu commun, avec lequel l'œuvre condamnée est écrite, a pu faire illusion sur ses doctrines ! Et puisse l'auteur employer désormais, uniquement en faveur de la vérité catholique, une plume qui pourrait la servir si bien ! Il lui suffira pour cela de réagir courageusement contre un goût trop exclusif pour cette exégèse « historique », qui ne saurait faire une besogne bonne et saine en opposition avec la vraie tradition exégétique et théologique de l'Église ².

1. P. 510.

2. Pp. 510-511.

XIV

Extraits de l'article du R. P. Marie-Joseph Lagrange, des Frères Prêcheurs¹.

Ce livre² est une gageure. Accepter le débat avec un grand théologien protestant sur le terrain qu'il a choisi, se montrer même plus exigeant que lui dans la critique des documents écrits et lui prouver cependant que le véritable Évangile de Jésus, son essence, se trouve dans le catholicisme et ne peut être défini en dehors de la tradition; en d'autres termes, concilier les hardiesses les plus osées de la critique avec la justification des usages catholiques, y compris les dévotions populaires, comme la requête à saint Antoine de Padoue pour trouver les objets perdus, c'est un paradoxe intéressant, conduit avec entrain, et plusieurs ont cru la partie gagnée...

En réalité, c'est le christianisme tout entier qui est en jeu, et gravement compromis, quelque pure que soit l'intention de l'auteur.

C'est ce que plusieurs ont fait voir.

La *Revue biblique* ne peut se dérober à la même tâche, quoique ingrate. Si M. Loisy était seul en

1. *Revue biblique*, 1^{er} avril 1903.

2. *L'Évangile et l'Église*.

cause, on se serait abstenu de l'entreprendre. Critiquer l'œuvre d'un prêtre catholique, condamnée par son Ordinaire, n'est-ce pas s'acharner contre un homme déjà frappé? et si ce prêtre s'est soumis, il est encore plus odieux de s'attaquer à une personnalité dont le caractère n'impose pas moins de respect que la science. Mais M. Loisy, et il le déplore sans doute, a un parti qui ne s'émeut guère de la condamnation dont son livre a été l'objet. D'après ses amis, on a pu le condamner, mais on n'a pas su lui répondre. Chacun de ses adversaires reçoit sa qualification humoristique; on dirait même que M. Loisy est le seul qui n'écrit que pour obéir à sa conscience. Ses partisans ne nous reprocheront donc pas d'avoir manqué d'égard envers une infortune; libre à eux de prétendre que nous n'avons pas mieux compris que les autres un livre dont ils semblent avoir le secret.

On ne tolère même pas, dans ce camp ¹, qu'on fasse remarquer les erreurs théologiques de M. Loisy, parce que M. Loisy n'entend point faire de la théologie, mais de l'histoire. On a pu sourire de cette malice adressée aux théologiens quand il était ques-

1. Comme il ne s'agit pas ici de moi ni de mes opinions, je crois devoir observer, pour l'édification du lecteur, que j'ignore absolument l'existence de mon « parti », de mon « camp », et les « qualifications humoristiques » dont mon « parti » s'est permis d'affubler mes « adversaires ».

tion des mythes babyloniens, mais les meilleures plaisanteries sont les plus courtes, et il faut n'avoir jamais lu deux lignes de M. Loisy pour ignorer l'attrait invincible qui l'attire vers les problèmes théologiques¹.....

Certes, aucun avantage de polémique ne saurait compenser les pertes que nous avons comptées; mais, en somme, il est rigoureusement vrai que les théories critiques de M. Loisy sont aussi fatales à la foi chrétienne que celles de M. Harnack, et l'avantage qu'il emporte sur le terrain de l'Église n'aboutit à rien de solide; car, qui consentira à accepter le joug de l'Église, — c'est un joug, — si elle n'a pas été instituée par Jésus-Christ, et si rien ne prouve que Jésus-Christ soit Dieu?

1. Harnack soutient avec force contre les savants israélites l'originalité de l'enseignement de Jésus. Si on a pu citer chez les rabbins des traits analogues à ceux de l'Évangile, Jésus a prêché la vérité déjà connue avec une telle pureté et une telle force que c'était vraiment du nouveau. S'il a admis la tradition populaire du royaume de Dieu, attendu comme une apocalypse, il y a introduit l'idée nouvelle de a rénovation intérieure qui commence le royaume. C'est par là que sa religion n'est pas celle de désespérés qui sentant que la terre leur échappe, s'emparent du ciel; c'est une religion qui, au delà des

1. P. 293.

formes historiques et au dessus d'elles peut s'appliquer à l'homme de tous les temps.

Loisy est plus préoccupé de s'en tenir au pur domaine de l'histoire, mais au point de méconnaître ce fond humain, toujours le même, qui correspond au fond immuable de l'Évangile. N'est-ce pas une religion de désespérés que celle qui nous est décrite ? « La comparaison des disciples avec les oiseaux du ciel et les fleurs des champs montre que ce n'est pas seulement le souci inquiet pour les besoins corporels, mais le travail même qui est défendu ou déconseillé ¹. »

Si donc pour Harnack l'Évangile n'est pas un programme social ni un code politique, c'est qu'il domine tous les temps par sa valeur morale ; pour Loisy, Jésus n'avait pas à tracer un programme à une société qui allait finir.

2. Harnack concède que Jésus s'est dit Fils de Dieu d'une façon unique. C'est ce que Loisy ne veut point accorder. Il montre fort bien que le texte *Confiteor tibi, Pater*, ne doit point s'entendre d'une façon psychologique et il lui restitue son véritable sens. Mais Jésus n'a probablement pas prononcé ces paroles, il ne s'est jamais cru ou dit Fils de Dieu d'une façon spéciale, et c'est une maigre compensation que d'insister sur le rôle qu'il a comme agent et vicaire du royaume, comme Messie juif.

1. *L'Évangile et l'Église*, ¹ 25 (259).

3. Voici encore plus grave. D'après Harnack, la première communauté regardait la mort du Christ comme un sacrifice offert pour la rémission des péchés ; il est historiquement certain que saint Paul lui a emprunté cette idée qu'il a développée théologiquement. D'après Loisy, cette idée est découverte par saint Paul.

4. Enfin, l'Église. Les deux savants ne paraissent pas d'accord sur la philosophie de l'histoire. Pour Loisy comme pour Harnack, l'Église s'est développée dans une certaine ligne, d'après l'impulsion de l'esprit de foi et sous la pression des circonstances. Le mouvement était donc en quelque sorte fatal. Mais il semble que pour Loisy, tout ce qui existe fatalement est légitime : « le développement doctrinal chrétien était fatal, donc légitime en principe ¹ », et encore : « En même temps, chaque progrès s'explique par une nécessité de fait qui s'accompagne de nécessités logiques ² », tandis que Harnack admet dans l'histoire des régressions et des rechutes. Ce dernier système est incontestablement plus conforme à la théorie de la liberté humaine ³.....

1. *Op. cit.* ¹ 160 (² 204).

2. *Op. cit.* ¹ 110 (² 154).

Pp. 311-312.

Fragment d'une lettre du même auteur, cité dans l'*Univers* du 24 octobre 1903.

Le relativisme est l'erreur fondamentale de Loisy, qui lui permet seule de continuer à rester dans l'Église sans être d'accord avec elle sur des points essentiels, comme cela paraît désormais évident ; et c'est ce qui constitue sa bonne foi.

XV

Extraits de la lettre adressée par Mgr Émile-Paul Le Camus, Évêque de La Rochelle et de Saintes, aux directeurs de son séminaire, sous le titre : *Vraie et fausse exégèse*¹.

De nos jours, il semble que les discussions entre catholiques devraient se vider loyalement sur le terrain de la science religieuse, avant d'en venir à des condamnations qui, dans leur sévérité souvent dédaigneuse d'explications utiles, éclairent insuffisamment ceux qu'elles prétendent avertir, et irritent ceux qu'elles veulent atteindre².....

Ce livre (*L'Évangile et l'Église*), tout en rendant, par des aperçus nouveaux, quelques services à l'apologétique, emploie, avec une désinvolture inattendue chez un catholique, des procédés visiblement dangereux et, en exégèse comme en théologie, inacceptables. Je les préciserai sans hésiter, tenant à dégager l'école exégétique, progressiste sans doute, mais autrement sage, à laquelle se sont ralliées chez nous tant de jeunes et belles intelligences, d'exagé-

1. Paris, Oudin, 1903.

2. P. 4.

rations capables de compromettre l'heureux mouvement biblique dont nous sommes témoins ou promoteurs, mouvement auquel l'Église devra demain son meilleur système de défense ¹.....

En fait de liberté, l'autorité de l'Église a, de tout temps, marqué à la critique de sages limites qu'il ne faut pas dépasser. Pourquoi ne pas s'y tenir ? On est catholique ou on ne l'est pas. Les conditions où nous faisons de la science, me dira-t-on, ne sont donc pas les mêmes que celles de nos adversaires ? Pas tout à fait, et il ne faut pas nous en plaindre, car cela n'empêche aucunement notre science d'être réelle et plus durable dans les résultats acquis que celle de nos contradicteurs..... La comparaison empruntée à Renan, de l'oiseau dont on a un peu écourté les ailes, n'est pas même faite pour m'effrayer, quand je songe que finalement, si on enlève au cher et imprudent volatile la possibilité d'aller se jeter dans les serres du vautour, on lui laisse toujours le droit de prendre d'assez utiles ébats et de chanter dans une liberté qui, pour être limitée, n'en demeure pas moins, comme la liberté même du bien, réelle et suffisante ².....

Il n'est pas sage de s'obstiner dans des prétentions trop rigides, quand on veut parler de l'exactitude parfaite de nos historiens sacrés. Il y a plus, c'est

1. P. 5.

2. Pp. 9-10.

qu'il doit paraître loyal de reconnaître parfois chez eux des inexactitudes de détail..... J'ai relevé le plus grand nombre de ces inexactitudes dans mes notes de la sixième édition de ma *Vie de Notre-Seigneur*¹..... De cette théorie suffisamment large sur l'exactitude absolue des évangélistes à celle qui dissèque leurs écrits pour attribuer telle phrase embarrassante à des préoccupations personnelles, telle autre aux données d'une tradition plus tardive, qui rejette celle-ci, défigure celle-là, il y a la distance qui sépare la vérité de l'erreur. Nous devons prendre nos Évangiles tels qu'ils sont, comme l'expression exacte, fidèle, irrécusable de ce que les apôtres ont vu, entendu et raconté de Jésus. Que que théorie qu'on admette quant aux éléments de leur rédaction primitive, ils font foi pour nous. Respect à ce code de la religion, il est sacré².....

S'il est vrai que le Maître et les disciples annonçaient tout d'abord le royaume de Dieu, cela ne veut pas dire qu'ils le voyaient réalisé en dehors de la prédication par laquelle le Père était glorifié et de la rédemption qui devait sauver le monde. Ajoutons qu'on serait bien mal inspiré en donnant à l'Église, pour résumé de sa religion, l'idée même qu'elle a le

1. L'auteur cite en exemple les variantes du titre placé sur la tête de Jésus en croix, celles de l'Oraison dominicale, de la parabole des Vignerons, des récits concernant le possédé de Gêrasa et l'aveugle de Jéricho.

2. Pp. 16-17.

plus mal saisie dès l'origine. Qui ignore, en effet, que l'illusion générale, pour ne pas dire l'erreur, des premiers chrétiens, apôtres et simples fidèles, sur la venue prochaine ou même immédiate du royaume de Dieu, constitue une des difficultés les plus embarrassantes pour l'apologétique chrétienne¹?

1. P. 19.

Extrait de la brochure : *La vraie méthode des études ecclésiastiques*¹, par Mgr l'Évêque de Nancy.

En résumé, cette méthode si vantée² de M. l'abbé Loisy n'est pas *catholique*. Elle ne tient aucun compte des dogmes de la foi et de l'autorité de l'Église, et elle est en opposition manifeste avec l'Encyclique *Providentissimus Deus* et l'*Encyclique au clergé français*.

Cette méthode n'est pas *chrétienne* : car à sa base se trouve un prétendu progrès de la foi qui en est la destruction, et elle conduit à nier les dogmes fondamentaux du christianisme et l'autorité même historique des Évangiles.

Cette méthode n'est pas *historique*, puisqu'elle détruit la valeur historique des Évangiles et que, à la place des documents que réclame l'histoire, elle met des négations sans preuves, des doutes, des conjectures et des hypothèses.

Cette méthode n'est pas *critique* : car, si ce mot « critique » a un sens, il veut dire examen sincère,

1. Nancy et Paris, 1903.

2. La méthode critique et historique.

attentif, sérieux, sans parti pris, des documents qui sont les sources de la foi.

Cette méthode n'est certainement pas *théologique* : par système, elle écarte la théologie et elle en est la négation.

Elle n'est pas *scientifique* : car, qu'y a-t-il de moins scientifique que la suppression arbitraire de textes historiques, que des affirmations et des négations sans preuves, appuyées sur des doutes, des conjectures et des hypothèses ?

Est-elle du moins *loyale* ? Nous voulons croire que malgré les avertissements nombreux qu'il avait déjà reçus, M. l'abbé Loisy a pu être dominé et entraîné, aveuglé, dans une certaine mesure, par sa déplorable méthode et par l'influence des auteurs protestants, de ceux qu'il cite et même de ceux qu'il prétend combattre. Sa soumission complète, parfaite, aurait fait la joie de tous les cœurs catholiques. Mais sa soumission à la condamnation qui l'a frappé et que, pour notre part, nous avons annoncée avec bonheur, est-elle parfaite et complète ? Est-ce une vraie soumission ? Reconnaît-il et désavoue-t-il ses erreurs ? Il a écrit sans doute qu'il se soumettait à la condamnation portée par S. É. le Cardinal Archevêque de Paris, mais il a ajouté : « Je réprouve les erreurs qu'on a pu déduire de mon livre. » Donc, il ne reconnaît pas qu'il y ait des erreurs dans son livre, et il ne réprouve que celles qu'on a pu déduire de ce livre. Eh bien ! cela est manifestement insuffisant ¹.

1. Pp. 91-93.

XVII

Extraits du compte rendu publié par M. Gabriel Monod, membre de l'Institut, directeur de la Section de philologie à l'École pratique des Hautes-Études, dans la *Revue historique*¹.

L'Évangile et l'Église (est) un exposé de l'évolution du christianisme qui est à la fois une très forte réfutation des idées de Sabatier et de Harnack, et une apologie du christianisme, si noble, si intelligente et si solide² que rien certainement, depuis Newman, n'a été publié qui soit plus de nature à faire accepter le catholicisme par des esprits éclairés... M. Loisy montre, et ceci est la partie vraiment forte et belle de son livre, que cette doctrine chrétienne, à l'état de germe dans l'Évangile, ne pouvait se développer, se réaliser pour ainsi dire, et conquérir le monde, qu'en créant une société chrétienne avec ses formes propres d'organisation et de pensée, c'est-à-dire une Église, un sacerdoce, des dogmes, des sacrements et un culte. Naturellement cette Église, ces dogmes, ce

1. Mars-avril 1903, pp. 342-346.

2. On sait que M. G. Monod est protestant.

culte se transforment dans l'histoire simultanément avec l'évolution de la société, de la science et de la pensée humaines ; ils sont, si l'on peut dire, la forme corporelle et intellectuelle changeante qui enveloppe et exprime la vérité et la doctrine chrétienne fondamentales ; ils participent nécessairement à la relativité et à l'imperfection de toutes les choses humaines : mais, aux yeux de M. Loisy, et il est difficile sur ce point de n'être pas d'accord avec lui, l'Église catholique représente à travers l'histoire le développement logique, organique, légitime du christianisme primitif tel qu'il existait en germe au temps du Christ et des apôtres¹...

Tout d'abord, ce qui a dû choquer ses censeurs, c'est le ton laïque du livre. M. Loisy a écrit en savant et en homme raisonnable qui s'adresse à des gens instruits et raisonnables..... En second lieu, il place dans leur réalité historique non seulement l'Église, mais les Livres saints et le Christ lui-même. Il cherche à dégager la vraie pensée du Christ dans la tradition des Évangiles, où il admet que tout n'est pas également primitif et authentique... De plus, dans tout son livre, il reste sur le terrain de l'histoire ; il montre la pensée et la religion chrétiennes se développant dans les divers milieux historiques qu'elles traversent, s'y adaptant, si bien que les mêmes formules,

1. Comparer le jugement de M. MAURICE VERNES, *Revue critique* du 4 mai 1903, p. 364.

qui ne peuvent être que des expressions inadéquates, et en un sens symboliques, de la vérité éternelle, changent de sens à mesure que se modifie l'esprit de ceux qui les emploient..... Au fond, cette manière de voir est bien catholique ; mais, depuis le concile de Trente et surtout depuis le concile du Vatican, l'Église a perdu le sens de l'histoire, même de son histoire, bien que l'évolution historique soit sa raison d'être.....

Il y a deux courants en ce moment au sein de la pensée catholique : tandis que les uns prétendent conserver à la critique, à la raison leurs droits et, par une large interprétation, ouvrir le sanctuaire à la pensée moderne, d'autres, et c'est la majorité, voudraient continuer le système qui a stérilisé depuis quatre siècles la pensée et la science des catholiques..... En agissant ainsi, l'Église court les plus grands risques, et elle creuse un abîme toujours plus grand entre elle et la pensée moderne. Elle devient de plus en plus incompatible avec la société actuelle.....

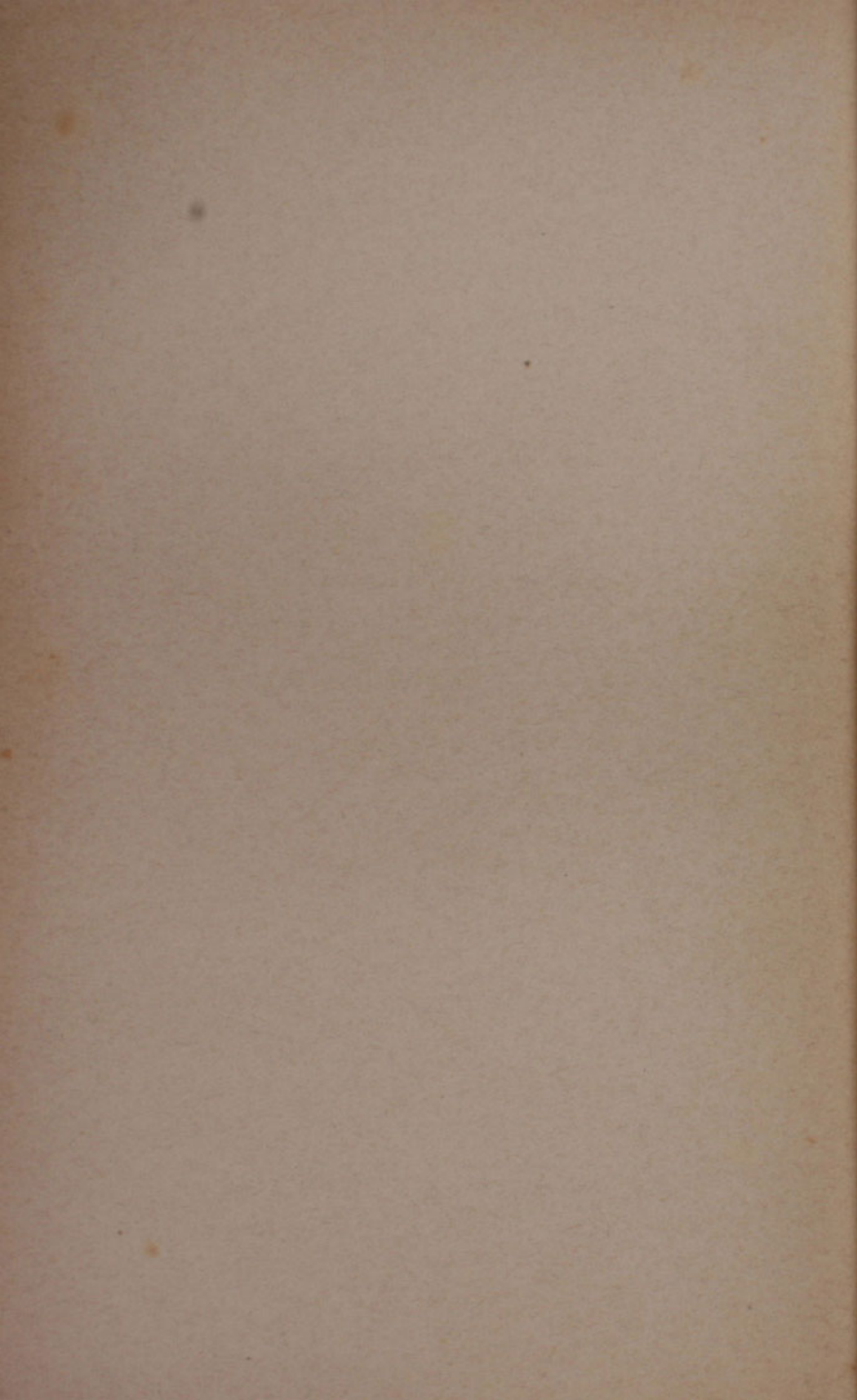
Comme il n'y a, aux yeux des hommes modernes, ni science catholique ni science protestante, mais seulement la *Science* qui cherche le vrai dans le domaine humain et naturel, sans s'inquiéter *a priori* de servir ni de combattre aucune Église, il s'agit aujourd'hui de savoir si les catholiques veulent créer un État dans l'État, une science dans la science, une charité dans la charité, se mettre à part de tous

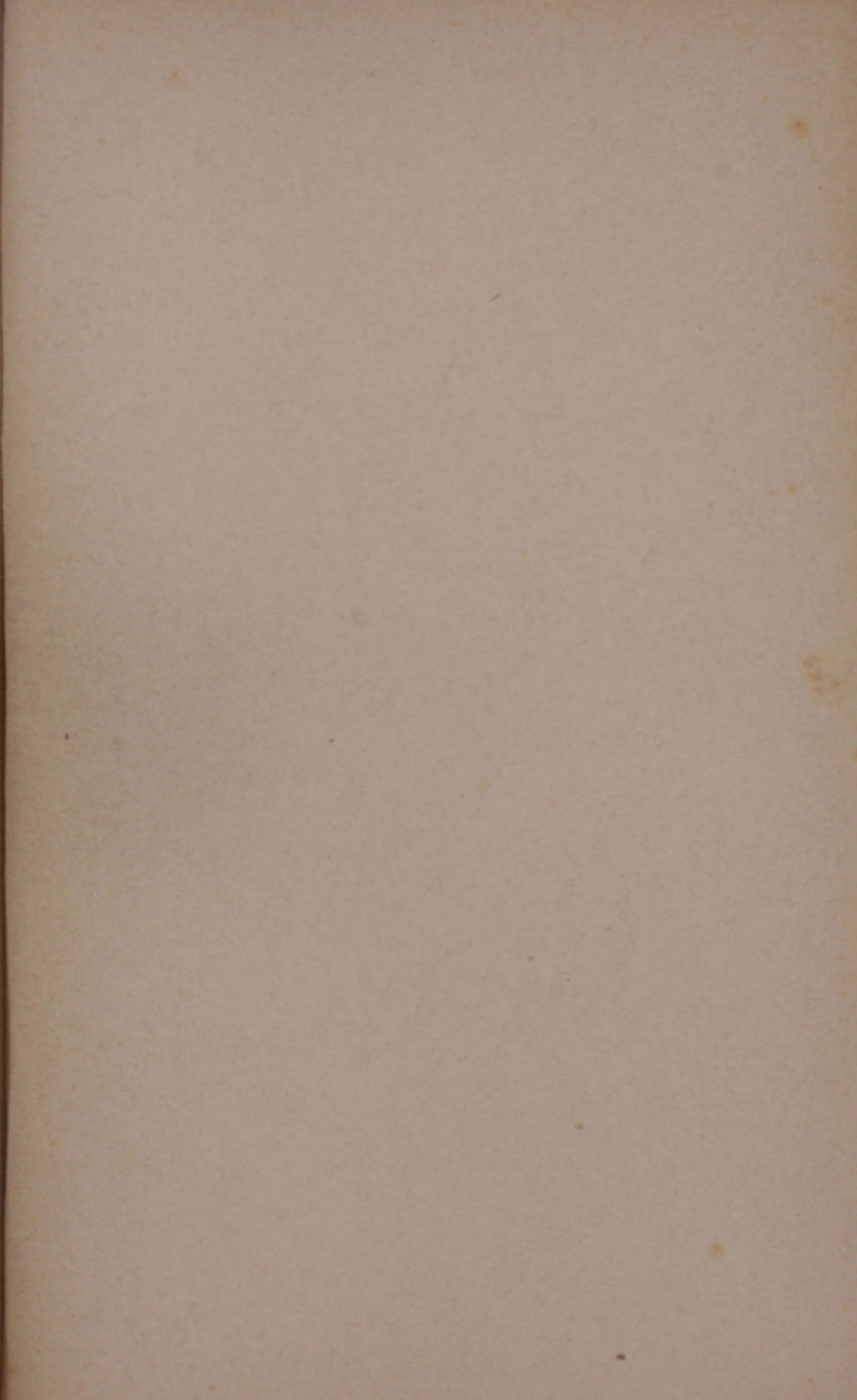
et en opposition à tous, ou s'ils veulent vivre en fraternité, en communauté de travail, de pensée et d'action avec les autres citoyens, tout en réservant à la religion son terrain propre. Ils se plaignent aujourd'hui qu'on leur fasse la guerre, et nous sommes de ceux qui ont toujours désiré la paix et l'union avec eux comme avec tous, et protesté contre l'intolérance de la libre-pensée aussi bien que contre l'intolérance des Églises; mais pour que cette paix soit possible, il faut que les catholiques renoncent à un exclusivisme dont ils sont les premières victimes.



TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....	v
I. Lettre à un Curé-Doyen, sur l'origine et l'objet du petit livre.....	4
II. Lettre à un Cardinal, sur la question biblique.....	23
III. Lettre à un Évêque, sur la critique des Évan- giles et spécialement sur l'Évangile de saint Jean.....	61
IV. Lettre à un Archevêque, sur la divinité de Jésus-Christ.....	109
V. Lettre à un apologiste catholique, sur la fon- dation et l'autorité de l'Église.....	137
VI. Lettre à un jeune savant, sur l'origine et l'au- torité des dogmes.....	187
VII. Lettre à un Supérieur de séminaire, sur l'in- stitution des sacrements.....	220
DOCUMENTS.....	261





DU MÊME AUTEUR

- HISTOIRE DU CANON DE L'ANCIEN TESTAMENT (1890), 1 vol.
in-8, 260 pages. 5 fr.
- HISTOIRE DU CANON DU NOUVEAU TESTAMENT (1891), 1 vol.
gr. in-8, 305 pages. 15 fr.
- HISTOIRE CRITIQUE DU TEXTE ET DES VERSIONS DE L'ANCIEN
TESTAMENT (1892-1893), 2 vol. in-8. *Épuisé.*
- LE LIVRE DE JOB, traduit de l'hébreu, avec une introduc-
tion (1892), 1 vol. in-8. *Épuisé.*
- LES ÉVANGILES SYNOPTIQUES, traduction et commentaire.
Tome 1^{er} (1893-1894), 1 vol. in-8. *Épuisé.*
- LES MYTHES BABYLONIENS ET LES PREMIERS CHAPITRES DE
LA GENÈSE (1901), 1 vol. gr. in-8. *Épuisé.*
- LA RELIGION D'ISRAËL (1901), broch. in-8. *Épuisé.*
- ÉTUDES BIBLIQUES, troisième édition (1903), 1 vol. in-8,
240 pages. 3 fr.
- ÉTUDES ÉVANGÉLIQUES (1902), 1 vol. gr. in-8, xix-333 pages.
7 fr. 50
- LE QUATRIÈME ÉVANGILE, introduction, traduction et com-
mentaire (1903), 1 vol. gr. in-8, 960 pages. 15 fr.
- LE DISCOURS SUR LA MONTAGNE (1903), 1 vol. gr. in-8,
144 pages. 3 fr.
- L'ÉVANGILE ET L'ÉGLISE, deuxième édition (1903), 1 vol.
in-12, xxxiv-280 pages. *N'est pas en librairie.*